

Radu Turcanu *

Commençons par reprendre la question de Jacques-Alain Miller :

« Vous n’opposez pas aux jeunes, comme vous dites, bouche pincée. Certes pas, puisque vous leur avez lancé un jour, à Vincennes : “Comme révolutionnaires, vous aspirez à un maître. Vous l’aurez.” En somme, vous découragez la jeunesse ¹. »

Référence est faite, dans cette question, à un paragraphe précédent, où « les jeunes » en question ainsi que « la bouche pincée » renvoient à ce commentaire de Lacan : « Si j’ai parlé d’ennui, voire de morosité, à propos de l’abord “divin” de l’amour, comment méconnaître que ces deux affects se dénoncent – de propos, voire d’actes – chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression –, le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent leur opposent bouche pincée ². »

« Bouche pincée », serait-ce ici une référence aux analystes qui ont porté un regard hautain sur les jeunes « révolutionnaires » ? Figurent-ils, ces analystes « bouche pincée », parmi ses propres élèves, ou parmi ceux dont Lacan parle comme étant devenus des « canailles » à la fin d’une analyse ? Dans tous les cas, Lacan se sépare de ces analystes qui, par leur attitude face aux jeunes, ne sortent pas du discours du maître, auquel ils veulent plutôt plaire ; on peut associer ici la « bouche pincée par minauderie », ou « la bouche en cœur » ou « en cul de poule », ce qui veut dire « faire plaisir », au maître sans doute de la part de ces analystes pointés ici du doigt par Lacan.

Selon Miller donc, Lacan n’oppose « pas aux jeunes, comme [il dit], bouche pincée ». Pour une raison simple, qu’on va trouver développée dans le texte de Lacan « Réponse à des étudiants en philosophie ³ », de 1966, où il contraste la théorie révolutionnaire et la praxis révolutionnaire. La dernière n’est pas à interpréter, et d’ailleurs Lacan ne la critique pas ; c’est la théorie qui laisse à désirer, c’est le cas de le dire, car elle « ferait bien de se tenir pour responsable de laisser vide la fonction de la vérité comme cause, quand c’est là pourtant la supposition première de sa propre efficacité ⁴ ».

Car, même s'ils sont matérialistes, et par là ils sont dans l'ensemble heureusement « aristotéliens ⁵ », ces jeunes étudiants ne s'intéressent pas à la théorie lacanienne du langage comme structure de l'inconscient. Et Lacan d'ajouter dans ce même texte : « Ma théorie du langage est vraie quelle que soit la suffisance du marxisme, et [...] elle lui est nécessaire quel que soit le défaut qu'elle y laisse ⁶. »

Dans la question, on assiste ensuite à un saut vers ce qu'on appelle « l'impromptu » de Vincennes, publié à la fin du Séminaire XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, sous le sous-titre « Analyticon ⁷ ». C'est ici qu'on trouve la phrase lancée effectivement par un Lacan à la limite scandalisé, aux étudiants qui n'arrêtaient pas de l'interrompre et de le critiquer, voire de l'insulter, de lui « casser les pieds ⁸ », comme il le dit lui-même dans sa réponse à Miller.

Vers la fin de l'impromptu, Lacan se dit en effet « révolté », non pas par les critiques et l'incompréhension de son public, au contraire, il se montre plutôt calme et ouvert aux échanges, insistant sur l'importance de sa théorie des discours, qu'il propose aux étudiants comme arme plus efficace politiquement que leurs revendications (leur « théorie »). Car les étudiants ne font que tourner en rond à l'intérieur du discours universitaire d'abord, et plus largement à l'intérieur du discours du maître. Ils ne font ainsi que revenir à la même place (sens premier de révolution, qui est d'abord celle des astres). Et c'est là où Lacan propose une sortie de ce cycle infernal, rendu imbattable par le discours capitaliste, lorsqu'il évoque son discours de l'analyste, qui est l'envers du discours du maître, qui est également le discours de l'inconscient et de son sujet. Nous allons voir dans la réponse de Lacan pourquoi on pourrait aussi appeler le discours du maître « discours de la trique ».

D'où vient donc la « révolte » de Lacan ici ? De l'inculture dont font état certains participants dans le public. Quelqu'un de l'assistance lui crie en effet : « Je ne sais pas ce que c'est, aphasique. » Ce à quoi Lacan explose : « Vous ne savez pas ce que c'est, aphasique ? C'est extrêmement révoltant. Vous ne savez pas ce que c'est, un aphasique ? Il y a quand même un minimum à savoir ⁹. » Lacan enchaîne avec une critique à la fois de l'Université et d'un régime politique en particulier, régime dit nouveau où, sous la forme de la bureaucratie, le discours universitaire est arrivé au pouvoir : il s'agit de l'URSS, « une forme de société où c'est justement l'Université qui a le manche ¹⁰ », ajoute-t-il dans l'impromptu, c'est-à-dire qui dirige.

C'est également à la suite d'une autre référence à l'aphasie, lors de ce même impromptu, que Lacan prononce la phrase reprise dans sa question

de *Télévision*. Il essaie ainsi d'expliquer à son audience ce qu'est l'aphasie. Pour ce faire, il commence par distinguer cette nouvelle société où l'université a le manche, c'est-à-dire un pouvoir discrétionnaire et finalement absurde, comme chez Kafka, d'une société qui pourrait se renouveler effectivement à partir du savoir sur ce qui la domine, « la pratique du langage » – nous retrouvons ici la critique de Lacan de la théorie, et non pas de la pratique, révolutionnaire. Ce savoir, qui n'est ni bureaucratique ni kafkaïen, c'est la psychanalyse qui « en donne le témoignage ». Quant à l'aphasie, « cela veut dire qu'il y a quelque chose qui flanche de ce côté-là ¹¹ ».

Dans sa réponse, Lacan oppose donc au discours du maître et de l'université, qui ont le manche et qui ensemble donnent « le discours de la trique », le discours de la « bonace », terme utilisé dans sa réponse, qui est le discours de l'éthique du bien-dire. Dans les deux premiers discours, du maître et de l'université, on produit soit des *ilotes*, dit-il dans son impromptu, à qui leur propre jouissance n'appartient pas (discours du maître), soit des sujets apathiques face à leur propre division, des individus et leurs unités de valeur qui ne font que se transformer en trique d'appoint pour un maître qu'ils reproduisent à l'infini (discours de l'université). L'envers de la collusion de ces deux discours, c'est le discours du psychanalyste, le seul à même de porter aux deux autres un vrai coup, cela en passant par le discours de l'hystérique, comme on va le voir.

C'est pourquoi l'aspiration à une nouvelle société, mais qui ne sait pas interpréter ce qui domine toute société, à savoir le langage et les discours, « ça n'a qu'une chance, d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez ¹². » Voilà donc, vers la fin de cet impromptu, la phrase utilisée par Miller dans *Télévision* pour interroger Lacan là-dessus.

Il ne s'agit pas ici de « décourager la jeunesse », mais de lui ouvrir les yeux quant à ce qu'elle fabrique elle-même comme *trique* reproductible à l'infini, dans ses élans « révolutionnaires » mais découplés de la vérité ; une vérité synonyme ici du rapport au discours de l'analyste et au transfert analytique.

Passons maintenant à la réponse de Lacan à la question de Miller :

« Ils me cassaient les pieds selon la mode de l'époque. Il me fallait marquer le coup. Un coup si vrai que depuis ils se pressent à mon séminaire. De préférer, somme toute, à la trique ma bonace. »

« La mode de l'époque » peut se comprendre à la fois comme la mode du discours dominant de l'époque, finalement nourri par les mouvements

protestataires des étudiants, mais aussi comme « la mode » ou comme le mode typiquement révolutionnaire, celui de la recherche d'une nouvelle forme de société. Dans la réponse de Lacan, il y a une tension constante entre ces discours à la mode, y compris celui dit révolutionnaire, et le discours de l'analyste.

C'est pour cette raison qu'à l'époque de l'impromptu à Vincennes lui « fallait marquer le coup », c'est-à-dire présenter la vérité manquante dans les discours des protestataires, car sa place reste vide, alors que la vérité est elle-même la cause de tout discours. Comme pour la jouissance dans la question suivante qui lui est posée, Lacan marque, localise, assène la place, et par là la fonction, de la vérité laissée vide par les protestataires. Dans leur théorie à la mode ils ont laissé vide cette place de la vérité, alors que dans le discours de l'analyste cette place indique le savoir refoulé de toute théorie, à la mode ou pas.

Marquer le coup ici est sans doute l'envers d'avoir le manche lorsqu'il s'agit de changer la société : c'est l'acte qui se montre à travers le discours, contrairement à son absurde bureaucratisation. D'où le « si vrai » quant au coup : « un coup si vrai » lorsque précisément Lacan propose sa théorie des discours à la place de la théorie révolutionnaire à la mode, et par là introduit son auditoire à la pratique psychanalytique et à son moteur principal, le transfert analytique. Finalement, c'est ce « coup si vrai », le transfert, qui permettra à Lacan de dire plus tard que « l'inconscient, c'est la politique ¹³ » ; une politique qui se situe à l'envers de la politique du manche, celle du maître et de sa jouissance soustraite à la jouissance de ses « sujets ilotes ».

Ce coup de Lacan n'abolira pas la mafieuse collusion des discours du maître, de l'université et du capitaliste. Mais il lui portera un coup *épocal*, dont nous sommes les produits aujourd'hui, tout comme l'invention freudienne de la psychanalyse a porté un coup tellement sérieux à son époque qu'il n'arrête pas depuis de transformer en profondeur, et, curieusement, d'une manière de plus en plus méfiante et critique à l'égard de la psychanalyse et du freudisme mêmes, tous les champs de l'expérience humaine. Ce coup, il n'y a que le discours du psychanalyste qui peut le porter aux autres discours et théories, car il implique dans sa mise en pratique le transfert analytique et le désir de l'analyste.

Au lieu de rassembler « les jeunes », « unis », « vers Cythère », vers la jouissance promise, Lacan les fait venir à son séminaire, où il est précisément question de ce discours de l'analyste, non pas révolutionnaire, mais disruptif. Parce que la psychanalyse est aussi une praxis, une pratique, et c'est pour cela que son discours n'interprète pas la pratique révolutionnaire.

Le discours de l'analyste secoue le sujet plus encore que les triques des gendarmes, depuis sa trompeuse tranquillité (« ma bonace »), qui pourrait bien être celle qui annonce non pas une révolution, mais une révolte du sujet ; un tsunami quant au positionnement du sujet par rapport à sa propre jouissance et à son mode toute phallique, mais aussi par rapport à la jouissance de l'Autre et sa malédiction, comme on le verra dans la question suivante.

Le trompe-l'œil est saisissant. La trique est devenue elle-même une mode : il y en a qui protestent, il y en a qui tapent, mais rien ne change. Calme plat, mer tranquille, pas de vagues. Alors que « ma bonace » (dont certains ont voulu se moquer en la transcrivant « ma bonasse », pour accuser Lacan de manque de fermeté et de complicité même avec la trique), c'est quoi ? J'utilise ici l'article de Camille Scalabrino « La science du texte rencontre Lacan », dans le numéro 2 de la revue *Critique communiste* (juin-juillet 1975). Selon le Larousse, « bonace » signifie : « État de la mer pendant un calme plat, quand ses eaux n'éprouvent aucune agitation. Figuré : tranquillité, repos. » Mais aussi, dans « temps de bonace » : « La bonace est redoutée des marins comme le signe précurseur d'un grand orage. » La définition du Robert semble rassurer : « Calme plat de la mer après ou avant une tempête. » Et le Robert de préciser : « Profiter de la bonace pour s'embarquer. » Quant à la fausse transcription, continue Scalabrino, « bonasse » donne « bonasserie » : « Qui est d'une bonté, d'une bonhomie, d'une simplicité excessive : un homme bonasse. » Le Robert précise : « Qui est faible, d'une bonté excessive par simplicité d'esprit, par peur des conflits. » D'où l'implication qu'on peut faire support à la trique par un trop de bonté, et que ce serait le cas de Lacan. Cette position critique absurde continue d'ailleurs de faire des émules de nos jours. Lacan est considéré encore, à l'intérieur des mêmes discours auxquels il a porté son fameux coup « si vrai » avec son discours de l'analyste, comme un gourou ou maître d'École pour des suiveurs peu enclins à la révolte et à l'originalité par rapport au maître.

Quand Lacan dit « ma bonace », il faudrait entendre, je suppose, également « le coup si vrai », le coup qu'il porte aux positions de ceux qui ne veulent pas l'écouter à la fin de l'impromptu : « C'est vous [qui] jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ? Le régime vous montre. Il dit – “Regardez-les-jour”¹⁴. »

Dans la Grèce antique, nous rappelle David Bernard dans son livre *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie*¹⁵, les hilotes étaient des esclaves originaires d'une population autochtone du Péloponnèse, mis au service des citoyens de Sparte. Leur particularité, qui au fil de l'histoire fit de « hilote » un nom commun, était d'être utilisés lors de rites initiatiques

qu'imposait l'éducation spartiate au cours desquels il étaient maltraités, humiliés, voire tués. Et notre collègue de Rennes de conclure : « Le *"Regardez-les-jouir"* indique qu'il ne s'agit pas d'une jouissance propre à chaque esclave, mais d'une jouissance induite par le maître, qui ne peut pas accepter le mode de jouissance qui serait propre à l'esclave ¹⁶. »

Pour finir, revenons à la fameuse « trique », terme central ici et ô combien fort en équivoques. « Trique » peut être le bâton du gendarme ou des CRS ; mais aussi le petit livre rouge qui met les foules au pas, « massue » en appont du nouveau maître, pour « les masses » toujours prêtes à suivre ce maître. C'est en effet avec diverses images de la trique qu'on assomme lesdites masses. Il y a aussi en français « manier la trique et l'encensoir », dans le sens de garder un contrôle autoritaire et sans reste sur l'autre, à coup de trique ou de flatterie (« casser le nez, la figure de quelqu'un à coup d'encensoir »). La trique pourrait être aussi ici « la sexologie », dont il fut déjà question dans *Télévision*, sexologie censée apprendre au sujet, entre autres, comment « avoir une trique ».

Lacan évoque la structure torique de l'homme et de ce retournement du tore (comme le retournement d'un gant) par lequel on identifie un sujet, et qu'il appelle « trique ». « Il n'y a pas de progrès, parce qu'il ne peut pas y en avoir. [...] L'homme tourne en rond si ce que je dis de sa structure est vrai, parce que la structure, la structure de l'homme est torique ¹⁷. » En retirant le « o » de « torique » on obtient en effet « trique ».

Le coup « si vrai » de Lacan ici est donc celui qu'on attrape comme après-coup et qui est la fonction même du transfert. Ce coup – comme les coups de l'inconscient en tant que retours du refoulé – nous vient du futur, comme futur antérieur : c'est la vérité sur la division du sujet.

Le futur maître, on le prépare donc sans savoir ce qu'on fait, assujettis comme nous sommes à l'inconscient. Il manque le discours de l'analyste pour interpréter cet assujettissement selon un coup non pas de trique, mais de bonace, cette dernière à mettre sans doute du côté d'une nouvelle éthique, celle du bien-dire.

« Pour s'y retrouver il faut savoir que le présent est contingent, comme le passé futile. C'est du futur qu'il faut tenir, contre Aristote qui là-dessus a fléchi, que le présent tient à ce qu'il y a de nécessaire. Le vainqueur inconnu de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande ¹⁸. » C'est en cela que le message de Lacan dans sa réponse à Miller semble indiquer que ce sont seulement le discours de l'analyste ainsi que la pratique analytique qui s'appuie sur le transfert, comme envers du discours du maître-bureaucrate-capitaliste, qui offrent une alternative au discours de la trique.

*[↑](#) Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 17 juin 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 533.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 532.
3. [↑](#) J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 203-211.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 208.
5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) *Ibid.*
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 227-240.
8. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », *art. cit.*, p. 534.
9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 237.
10. [↑](#) *Ibid.*
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 239.
12. [↑](#) *Ibid.*
13. [↑](#) J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 240.
15. [↑](#) D. Bernard, *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019.
16. [↑](#) *Ibid.*
17. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aîle à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 mars 1977.
18. [↑](#) J. Lacan, « D'une réforme dans son trou » (1968), *Journal français de psychiatrie*, n° 27, 2006, p. 3-5.